



LE JARDIN

Je passais, — j'entendis de la route poudreuse
Que derrière le mur on riait aux éclats, —
Et je poussais la porte. — A travers les lilas,
Voici ce que je vis dans la maison heureuse :

Un tout petit enfant essayait au jardin,
Au doux enchantement de sa mère ravie.
Dans le parterre en fleur et sur le gazon fin,
Ses pas, — les premiers pas qu'il eût faits dans sa vie.

Cher amour ! il allait tout tremblant, il allait
Avancer au hasard son pied mignon et frêle,
Hésitant et penché, si faible qu'il semblait
Que le papillon dût le renverser de l'aile :

Impatient pourtant, égratignant le sol
De son pas inquiet, avec l'ardeur étrange
Et les trémussemments d'oiseau qui prend son vol....
Dans les petits enfants, il reste encor de l'ange !

Et lui, se pâmant d'aise à ce monde inconnu,
Suivait l'oiseau qui vole ou parlait à la rose,
Et tout en gazouillant quelque charmante chose,
Ouvrait toujours plus grand son œil ingénu.

Et l'on voyait alors les splendeurs de l'espace,
Et les candeurs du ciel et les gaietés de l'air,
Et fuir ce qui luit et passer ce qui passe
Dans le tout petit ciel de cet œil pur et clair,

Parfois, il s'arrêtait, tournait un peu la tête
Vers sa mère orgueilleuse et toute à l'admirer,
Et repartait avec de grands rires de fêtes,
Ces rires si joyeux qui vous en font pleurer !

Oh ! la mère, elle était à ne pouvoir décrire
Avec son geste avide, anxieux, étonné,
Et de tout son amour couvrant son nouveau-né,
Et marchant de son pas et riant de son rire !

Elle suivait ainsi courbée et pas à pas,
Regardant par instant, dans un muet délire,
Un homme assis plus loin, et qui feignait de lire,
Et souriait, — croyant qu'on ne le voyait pas ;

Peut-être le mari, sans doute le père,
Qui tâchait de porter l'ivresse dignement,
Et dont les doux regards allaient furtivement
De la mère à l'enfant, de l'enfant à la mère.

Et par ce beau soleil flottait sur tout cela
Je ne sais quoi d'ému que le printemps apporte....
J'entendis le Bonheur murmurer : "Je suis là !" —
Et je sortis rêveur — en fermant bien la porte.

EDOUARD PAILLERON.

DEUX JOURS AU LAC DESRIVIÈRES

(Suite et fin)

Le tonnerre grondait toujours, mais en s'éloignant, et le vent, qui gémissait tristement à présent au lieu de mugir avec fureur, annonçait la fin de la tempête. Une demi-heure après, un calme si profond se fit que nous entendions les gouttes de pluie qui, de feuille en feuille, retombaient sur le sol. Les grenouilles bœufs recommencèrent leurs coassements monotones, les oiseaux, leurs concerts harmonieux : tous les hôtes de la forêt saluaient, chacun à leur manière le retour du beau temps. Heureusement que notre provision d'étoffe du pays n'était pas épuisée ; nous en avions grandement besoin pour combattre l'humidité extérieure et nous remonter le moral. Après que chacun de nous eût caressé amoureusement notre gourde, nous nous mîmes en devoir de faire du feu et de préparer notre repas, car nos estomacs, après tant d'émotions violentes, criaient famine. Lorsque nous fûmes suffisamment lestés, mon frère se mit en quête de gibiers à poils, car il ne désespérait pas encore de sa vieille carabine ; mon beau-père se chargea de faire notre provision de combustible pour la nuit. Resté seul au camp, j'installai mes engins de pêche et me proposai de capturer maintes truites. Une demi-heure ne s'était pas encore écoulée depuis le départ de mes compagnons que j'avais déjà retiré des profondeurs du lac, cinq

magnifiques poissons dignes de figurer sur la table d'un prince.

Le père sa provision de bois faite, était allé au devant de notre chasseur. Depuis quelque temps déjà, le soleil avait disparu à l'horizon ; la nuit commençait à étendre son voile ténébreux sur la forêt, et les eaux tranquilles du lac, qu'aucune brise n'effleurait, paraissaient noires comme de l'encre. Les wawarons (Rana mugiens) recommençaient leurs coassements monotones. Un des plus vieux donna le ton, avec sa voix de basse taille, puis vinrent les ténors ; les jeunes, avec leur voix de fausset, complétèrent le concert, qui ne manquait pas de charmes et d'harmonie. Une sourde rumeur commençait à se faire entendre sous la feuillée ; les hôtes de la nuit, aux formes fantastiques, quittaient déjà leurs sombres retraites, à la recherche d'une proie. Une nouvelle vie mystérieuse et pleine d'embûches, succédait à la vie bruyante et ensoleillée, aux concerts harmonieux du jour. Au loin tout à l'entour du lac, les arbres commençaient à se confondre avec les ondes et formaient une ceinture de verdure sombre.

Je fus tiré de la douce rêverie dans laquelle j'étais plongé par la voix peu harmonieuse de mon frère, qui chantait à plein poumons "La cantinière du régiment" composée par un soldat du 65^e, et qui renferme autant de couplets qu'il y avait de troupiers dans le régiment. Le premier dédié au colonel, se lisait comme suit :

"La cantinière a un beau toupet ; (bis)
Cela dépend du colonel Ouimet ; (bis)
Le colonel Ouimet est militaire,
Vive la jolie cantinière ;
Gauche, droite, tire à côté
La cantinière du quartier.

Il s'interrompit brusquement au beau milieu du troisième couplet qui promettait bien. Un coup de fusil, répercuté longuement par les échos d'alentour, retentit presque aussitôt dans la forêt. J'escaladai lestement le talus au pied duquel je me trouvais ; il me tardait de savoir si la vieille carabine avait été plus heureuse cette fois, si notre chasseur avait trouvé à qui parler.

A peine étais-je parvenu au sommet que j'entendis distinctement le bruit d'une course échevelée à travers bois, et quelques instants après, je vis apparaître mes deux compagnons, dont les traits respiraient une grande frayeur. En m'apercevant, ils me crièrent de les suivre si je tenais à la vie ; mais quant à les imiter, je n'en avais nulle envie ; il m'eût été difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre mon frère, qui nageait vigoureusement dans la direction de l'île, et j'aurais été embarrassé pour en faire autant. Le père, qui comme moi, ne savait pas nager, s'était arrêté à mi-chemin, ayant de l'eau jusqu'au cou.

Un bruit de branches cassées, venant du taillis voisin, m'annonça qu'il était grandement temps de prendre une décision. Il me répugnait du reste, souverainement de me trouver en tête à tête et sans armes, avec maître Martin. De lui échapper par la fuite, il n'y fallait pas songer ; je ne me sentais pas de force à lutter de vitesse avec un si redoutable adversaire. En désespoir de cause, je grimpai lestement dans un sapin haut et touffu qui se trouvait sur le bord du lac, et me cachai de mon mieux dans l'épaisseur du feuillage.

De mon poste élevé j'explorai anxieusement les lieux environnants ; dans la demi-obscurité qui régnait en ce moment, il me semblait apercevoir, sur la lisière du bois, la sombre silhouette de l'ours, qui paraissait être d'une grosseur prodigieuse. Le feu de notre campement devait avoir pour effet de le tenir à distance car il ne bougeait plus.

Un beuglement long et plaintif, paraissant venir du même côté, me fit avoir des doutes sur l'identité de notre ennemi ; s'étant rapproché quelque peu et se trouvant maintenant dans le cercle de lumière, je reconnus bientôt que notre prétendu ours était tout simplement une génisse, du plus beau noir, qui probablement s'était fourvoyée. Je dégringolai de mon arbre et m'empressai de rassurer le père, qui ne se décida à attérir que lorsque je lui eus donné de visu la preuve de notre erreur. Mon frère, que nos éclats de rire rassuraient complètement, nous eut bientôt rejoints.

Cette dernière alerte combla la mesure et nous fit prendre en aversion le lac Desrivères, que

nous trouvions si pittoresque et si beau la veille. Comme la lune apparaissait à ce moment à l'horizon, nous nous empressâmes de plier armes et bagages — ce qui ne fut pas difficile et pour cause, — pour retourner dans le Trousnack à la faveur de la nuit, sans scandaliser par notre demi-nudité le beau sexe du voisinage et devenir la risée de ceux qui, la veille, nous avaient vus partir si bien lestés et si joyeux.

Après avoir marché à travers bois jusqu'à deux heures du matin, nous nous retrouvâmes sur les bords du même lac que nous venions de quitter. Il fallut bon gré mal gré attendre le jour pour nous orienter. Lorsque l'aurore de cette longue nuit apparut enfin, nous repartîmes de nouveau et finîmes par retrouver notre chemin. A l'apparition des premières maisons nous fîmes halte, pour aviser au moyen de compléter le costume du père, à qui il manquait, comme vous le savez, ce vêtement indispensable, que nous appelons culotte ou pantalon. Je fus obligé de lui prêter ma chemise qu'il s'enroula autour des reins. Nous marchâmes ensuite à la file indienne, moi en tête, le parapluie ouvert, pour cacher s'il est possible, notre piteux état et notre identité. Arrivés à la première maison nous nous mîmes de front, notre riflard tourné vers elle. Malheureusement cet excès de précaution même, nous fut fatal, car nous n'étions pas encore parvenus à la seconde qu'une demi-douzaine de bambins qui s'ébattaient joyeusement dans le chemin s'enfuirent épouvantés et allèrent donner l'alarme. Aussitôt portes et fenêtres se fermèrent avec fracas ; nul doute qu'on nous prenait pour des fous échappés de quelque asile, ou tout au moins pour des êtres dangereux, car cinq ou six hommes sortirent bientôt des maisons environnantes, avec l'intention évidente de nous capturer ; ils étaient armés de gourdins et l'un d'eux tenait à la main un paquet de cordes. Devant cette attitude hostile, nous prîmes nos jambes à notre cou et détallâmes à travers champs comme si nous eussions eu à nos trousses tous les diables de l'enfer. Le père, que ma chemise gênait pour courir, s'en débarrassa prestement et prit une allure si rapide que nous eûmes peine à le suivre. En jetant un regard derrière moi je m'aperçus avec effroi que nous perdions du terrain et que le nombre de nos poursuivants s'était augmenté de 3 ou 4, dont une femme, armée d'un balai et qui poussait des cris de paon. Deux chiens, qui, heureusement pour nous, étaient de petite taille, s'étaient mis de la partie et retardaient beaucoup notre course. Nous nous dirigeâmes en droite ligne vers la demeure de mon oncle, qui par bonheur se trouvait peu éloignée. Une couple d'arpents nous séparaient encore de ceux qui étaient à nos trousses, lorsque nous fîmes si brusquement irruption dans l'unique appartement qui composait le logis, que ma tante, affolée, et ne nous reconnaissant point, escalada l'appui d'une fenêtre et s'enfuit en poussant des cris perçants tandis que les enfants, à demi-morts de frayeur, se blottirent sous les lits. Nous escaladâmes l'échelle qui sert à monter au grenier et baricadâmes solidement la trappe. Il était temps car une vingtaine d'hommes, femmes et enfants se trouvèrent bientôt réunis autour de la maison et faisaient un vacarme épouvantable nous criant sur tous les tons et de toutes les manières de capituler.

Le père, après avoir complété son costume à même les défroques suspendues dans notre réduit, ouvrit l'unique fenêtre qui s'y trouvait pour parlementer. Il n'eut point le temps de placer un mot car son apparition fut saluée par d'homériques éclats de rire. Cette explosion de gaieté nous rassura complètement, aussi nous empressâmes-nous de sortir de notre forteresse improvisée pour invectiver contre nos acharnés chasseurs qui nous avaient enfin reconnus.

Pas n'est besoin d'ajouter, amis lecteurs qu'après avoir complété notre garde-robe, nous embarquâmes dans le premier train à destination de Montréal et que nous arrivâmes chez nous honneux et confus jurant, mais un peu tard qu'on ne nous y prendrait plus.

J. S. V. Du Sauls